

REMARQUES SUR L'ONOMASTIQUE PALMYRÉNIENNE

Javier Teixidor

Les noms attestés dans la Palmyrène se chiffrent approximativement à 1200 en comptant des noms grecs comme Eutyches, Antiochos, Héliodoros, Seleukos, ou latins comme Aurelius, Ulpius, Lucius, Priscus. L'ouvrage devenu classique maintenant dans le domaine de l'onomastique palmyrénienne est le livre de Jürgen K. Stark qui fut publié en 1971¹. Jusqu'à ce moment-là on utilisait d'habitude deux études, importantes, dues à A. Caquot, l'une comportant une analyse assez poussée des éléments linguistiques des textes (pour la plupart purement onomastiques) inscrits sur les tessères de Palmyre², et l'autre, plus générale, sur l'onomastique religieuse de la ville³. Pour l'étude des noms propres, deux collections de textes sont fondamentales: le *Corpus inscriptionum semiticarum*⁴ et l'*Inventaire des inscriptions de Palmyre*⁵. Mais dans les dernières années les fouilles suisses du temple de Beelshamên, celles des Polonais dans le temple d'Allat et des Syriens dans le temple d'Arşu ont mis au jour d'autres textes également importants pour l'onomastique. En 1971, Ch. Dunant publia les inscriptions du temple de Beelshamên⁶ et, en 1974, M. Gawlikowski fit connaître un *Recueil d'inscriptions palmyréniennes* incluant les textes découverts par la mission polonaise ainsi que ceux trouvés par les archéologues syriens dans plusieurs nécropoles et aux approches de la source Efqâ⁷.

Ces fouilles n'ont pas seulement révélé l'importance des cultes de Beelshamên, d'Allat et d'Arşu⁸, mais elles ont montré aussi que ces divinités étaient celles de certains groupes ethniques. Subitement, notre intérêt se porte moins sur les temples que sur les tribus et, à travers l'onomastique de ces mêmes tribus, sur les péripéties qu'elles avaient vécues avant de s'installer dans l'oasis. À Palmyre, l'onomastique fait ressortir le caractère hétérogène des tribus qui peuplaient l'oasis: noms araméens, noms de personnes et de tribus qui appartiennent au fonds arabe de la population,

1 J.K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, Oxford 1971.

2 Dans H. Ingholt-H. Seyrig-J. Starcky, *Recueil des tessères de Palmyre*, Paris 1955, pp. 139-91.

3 A. Caquot, *Sur l'onomastique religieuse de Palmyre: Syria*, 39 (1962), pp. 231-56.

4 *Pars secunda, tomus tertius*, fasc. I (1926), fasc. II (1947).

5 Fascicules I-IX par J. Cantinneau (Beyrouth 1930-1931), X par J. Starcky (Damas 1949), XI par J. Teixidor (Beyrouth 1965) et XII par A. Bounni-J. Teixidor (Damas 1975).

6 *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre-III. Les inscriptions*, Neuchâtel 1971.

7 *Recueil d'inscriptions palmyréniennes provenant de fouilles syriennes et polonaises récentes à Palmyre*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, XVI, Paris 1971, pp. 263-377.

8 Pour le culte d'Arşu voir mon article *Un culte arabe préislamique à Palmyre d'après une inscription inédite*: CRAI, 1985, pp. 286-92.

noms empruntés à la culture mésopotamienne ou noms iraniens, tous constituent le meilleur témoignage de la culture éclectique qui se développa à Palmyre.

L'étude des noms propres s'avère toujours importante pour l'historien et le linguiste sans oublier qu'elle a son charme particulier car le nom est aussi un sortilège; rappelons-nous ce que fut le nom pour le romancier: «Ainsi passa près de moi ce nom de Gilberte, donné comme un talisman qui me permettrait peut-être de retrouver un jour celle dont il venait de faire une personne et qui, l'instant d'avant, n'était qu'une image incertaine», et «parfois, cachée au fond de son nom, la fée se transforme au gré de la vie de notre imagination qui la nourrit». Puis, en entrouvrant le nom, on voit tout ce qui «s'était engouffré à l'intérieur des syllabes»; enfin les noms restent «vidés à demi d'un mystère que l'étymologie avait remplacé par le raisonnement»⁹.

Une première remarque me paraît s'imposer. Comme nous le dit Platon dans le *Cratyle* (388 A), le nom est un organe, un instrument destiné à penser l'être des choses¹⁰; cela implique que dans le cas du nom théophore l'individu est doublement connu: du porteur du nom nous connaissons, en plus du nom lui-même, ce qu'il «est» ou «veut être» par rapport à la divinité, car le nom théophore montre et nomme. Cette analyse se rapporte, bien entendu, à l'acte initial, et lointain, par lequel tel nom théophore fut créé; par la suite il tomba dans la banalité des autres noms. Cette évolution peut être envisagée également pour des noms désignant les qualités physiques, les métiers ou les origines des individus: ces noms, réduits dans les textes que nous possédons aujourd'hui à un seul mot, purent être à l'origine des propositions semblables aux énoncés du nom théophore.

L'ÉLÉMENT DIVIN DANS LES NOMS THÉOPHORES

Parmi les noms théophores dont l'élément divin a donné naissance à une riche onomastique, on peut noter quatre grands groupes:

(1) Noms formés à l'aide du nom divin BWL, sans doute Bôl, la forme ouest-sémitique du babylonien Bêl; il s'agit d'une structure onomastique très usitée. Les textes mentionnent des théophores où BWL constitue le premier élément d'une phrase verbale: BWLRP' («Bôl a guéri»), BWLḤZY («Bôl a vu»), BWLYD' («Bôl [le] connaît»); en grec Bôliadês¹¹; le deuxième élément est un participe actif de YD'; son hypocoristique YDY doit être, d'après le grec Iaddaios, l'accompli du schème intensif¹² (l'interprétation d'un autre hypocoristique, YD'W, reste controversée), ou d'une phrase nominale: BWN', hypocoristique de BWLNWR («Bôl est lumière»), BWLM' («Bôl est [ma] mère», cf. le grec Bolemmous). On connaît aussi des noms

⁹ M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, vols. I-III, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1954: *Du côté de chez Swann*, p. 142 (I); *Le côté de Guermantes*, p. 11 (II); *À l'ombre des jeunes filles en fleur*, p. 660 (I); *Sodome et Gomorrhe*, p. 1109 (II).

¹⁰ «Vox sonat rem» dit Cicéron dans *De finibus bonorum et malorum*, II 2; voir les remarques d'A. Strus, *Nomen-Omen*, Rome 1978, p. 7, qui, dans son étude sur la stylistique sonore des noms propres dans le Pentateuque, aurait pu tirer profit de maintes réflexions de Proust sur les noms.

¹¹ *Inv.* X 29.

¹² CIS II 3948; l'inscription date du mois d'avril 193 après J.-C.

dans lesquels BWL est le deuxième élément du théophore, par exemple, RPBWL («Bôl a guéri»), GDYBWL («Ma fortune est Bôl») ou MTBWL (MT[N]BWL «don de Bôl»), un nom de tribu¹³. Il existe, bien entendu, une grande variété d'hypocoristiques de ces noms.

(2) Les théophores de Bêl sont moins nombreux, ce qui confirme la thèse que le culte du dieu fut adopté sous l'influence babylonienne, quand le culte de l'ancestral Bôl était déjà bien implanté dans l'oasis; l'élément BL entre dans la formation des mêmes structures onomastiques que celui de Bôl: ³LHBL («le dieu est Bêl»), BLNWR («Bêl est lumière») ou NWRBL («la lumière est Bêl»), BL^cQB («Bêl a protégé»), HNB� («Bêl a fait grâce»), BL^sWR («Bêl est le rempart»), BLYD^c («Bêl [le] connaît»; cf. BWLYD^c) ou YDY^cBL dont le premier élément est un participe passif («[l'enfant] est connu de Bêl»). Au deuxième millénaire, dans l'onomastique d'Emar, contrairement à ce qui arrive à Palmyre, la phrase verbale des théophores Iadâ-eltu, Iada-Bala, Iada-Dagan, qui sont d'ailleurs très fréquents, se trouvait à l'inaccompli¹⁴.

(3) Le nom de la déesse Ateh a servi à construire une riche série de noms théophores: Ateh «est (ma) mère» ('T³M), «est aimable» ('THN), «est ici» ('TYK'), «a protégé», «a donné» ('TZBD, 'TZ', 'TNTN, 'TTN), «est (mon) rempart» ('T^sWR), etc.

(4) Le dieu mésopotamien Nabû entre dans la formation de plusieurs noms théophores; en plus de ceux dont la structure grammaticale ressemble à celle des théophores de BWL ou de BL, on peut noter [NB]WM³, NBWMW³ et un hypothétique NBWMY reconstruit d'après le grec [N]e[b]oumaion, tous les trois devant être considérés comme des hypocoristiques de [NB]WMR, «Nabû est seigneur»¹⁵.

ÉLÉMENTS NON RELIGIEUX DANS LES NOMS THÉOPHORES

Ce sont des éléments grammaticaux qui entrent dans la composition de noms théophores et qui, coupés de leur élément divin, servent souvent à former des hypocoristiques. On a déjà vu à propos des théophores de Bôl l'importance de l'élément YD^c (YDY, YD^cW, etc.). La racine QWM est également fréquente; au participe, MQYMW, le nom palmyrénien par excellence (d'où l'hypocoristique MQY), honore la divinité comme la force «qui stabilise» les institutions de la société

¹³ Voir J.T. Milik, *Recherches d'épigraphie proche-orientale-I. Dédicaces faites par des dieux (Palmyre, Hatra, Tyr) et des thiasés sémitiques à l'époque romaine*, Paris 1972, pp. 50-53; le nom MTBWL est transcrit en grec de trois manières: Mathhabôl-, Manthbbôl- Manthbôl-; en hébreu, on connaît mattanyâhû et matuiyâhû, cf. J.D. Fowler, *Theophoric Personal Names in Ancient Hebrew. A Comparative Study*, Sheffield 1988, pp. 116 et 165. Sur l'assimilation du /n/ à la consonne qui le suit et la dissimilation d'une consonne géminée, voir J. Cantineau, *Le nabatéen I*, Paris 1930, pp. 44-45 et *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, Le Caire 1935, pp. 46-47.

¹⁴ Voir D. Arnaud, *Recherches au pays d'Aštata. Emar VI. 3: Textes sumériens et accadiens*, Paris 1986.

¹⁵ Voir Stark, *op. cit.*, p. 98 qui donne plusieurs références, en particulier *Inv. IX 30* pour le nom grec.

ou «détermine» le destin heureux de l'individu. Dans le nom féminin TQYM, le sens du causatif de QWM à l'inaccompli permet de traduire le nom par «Qu'elle (la divinité) [la] fasse se lever»¹⁶. Les théophores en forme de phrase verbale à l'imparfait sont très rares à Palmyre¹⁷; l'exemple le plus répandu est YMLKW dont le latin Iamlichus (connu à Doura-Europos) et le grec Iamblichos nous apprennent qu'il s'agit de l'inaccompli du causatif; son hypocoristique est sans doute YML'. L'élément MLK, «régner; roi», a donné les noms MLWK¹⁸ et MLKW, ce dernier étant l'un des noms les plus usités dans le milieu ouest-sémitique aux époques hellénistique et romaine; d'autres formes hypocoristiques sont MLY et ML', tous les deux prononcés Malês en grec.

L'élément verbal arabe WHB a été utilisé pour former un nom très attesté à Palmyre: WHBLT («don de 'Allat») dont les hypocoristiques fréquents sont WHBY et WHB'. Le terme araméen ZBD est analogue à WHB; il entre lui aussi dans la formation de noms célébrant l'enfant en tant que «don» de la divinité: ZBDBWL est certainement le nom le plus fréquent dans cette catégorie, mais les formes passives ZBWD et ZBYD' sont également très répandues. Dans les hypocoristiques 'MRY, 'MRS' («-Sa'ad») et 'MRŠ' («-Šamaš»), l'élément 'MR- (à lire *Amri*- d'après la transcription grecque Amrisamsou), peut se traduire par «a ordonné» ou bien être interprété à partir de l'arabe «homme». À Emar, on connaît l'hypocoristique Amaru, probablement «homme de-», à côté de l'accadien Amel-Adad et Amel[i]a¹⁹. NŠ' signifie «[le dieu] a élevé». Les deux racines ouest-sémitiques ŠLM («réconforter; paix; salut») et 'BD («serviteur») et l'arabe TYM («serviteur») ont donné lieu à une abondante onomastique. À Palmyre, l'élément 'BD dans l'onomastique semble avoir été employé surtout par la population araméenne car les théophores formés avec l'élément arabe TYM sont de beaucoup les plus nombreux²⁰. En Nabatène, 'BD et TYM sont utilisés indistinctement dans les noms théophores parmi lesquels il faut signaler les noms «basiléophores» relevant du culte rendu par les Nabatéens à leurs rois morts²¹.

Les éléments BR, «fils», et GR, «hôte», qui apparaissent fréquemment dans l'onomastique ouest-sémitique suivis d'un nom divin, font état probablement d'une conception semblable du rapport entre le dieu et l'individu. On trouve ainsi à Palmyre des noms comme BRNBW ou BRŠMŠ. Les noms composés de BT, «fille», et d'un

16 TQYM est peut-être la contrepartie du nom propre féminin *Tuqâm-'elîm*, que l'on trouve transcrit en grec, Tôkamêlil, dans une inscription du temple de Zeus à Baetocaecé et que J.T. Milik traduit par «Qu'elle soit suscitée par le dieu» (phrase verbale à l'inaccompli du schème ophal), *Dédicaces faites par des dieux*, cit., p. 6.

17 A. Caquot l'avait déjà noté dans le *Recueil des tessères de Palmyre*, cit., p. 173.

18 En grec Malôchas (CIS II 3941) que Stark traduit par «conseiller», p. 95, sans le justifier; le schème qātōl peut en effet indiquer le nom d'agent, voir J. Cantineau, *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, cit., p. 107, mais il pourrait s'agir d'une forme passive, cf. ZBWD, voir Stark, *op. cit.*, p. 86, suivant ici C. Brockelmann, *Grundriß der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, II, pp. 357-58.

19 Par exemple à Emar, textes 46,8; 24,17 et 28,18 (voir note 14).

20 Stark, *op. cit.*, pp. 41-42, 54-56.

21 J.T. Milik, *Une inscription bilingue nabatéenne et grecque à Pétra*: ADAJ, 21 (1976), p. 146.

nom divin sont très rares à Palmyre; d'habitude l'élément qui suit BT est un anthroponyme, peut-être celui d'un ancêtre ou d'un personnage important de la tribu. On pourrait ainsi en conclure que les noms aux éléments BR et BT plutôt qu'une filiation proclament, d'une part, l'adoption de l'enfant par la divinité ou la tribu et, d'autre part, son dévouement à l'une ou l'autre.

On sait que dans l'ouest-sémitique le terme *ger* est passé de la signification de «résident étranger» à celle d'«hôte», «client», «réfugié» auprès du sanctuaire. Suivi d'un nom divin, *ger* forme des anthroponymes attestés par les textes d'Ougarit et de Palestine; à Carthage et dans d'autres villes phéniciennes de la Méditerranée occidentale, on trouve souvent ce type de théophores; en hébreu biblique, *ger* désignait l'étranger qui avait été intégré dans la vie religieuse du pays, un terme que la version des Septante traduit par «prosélyte»²². On peut donc conclure que l'individu qui, dans les établissements phéniciens d'outre-mer s'appelait Germelqart ou Gerašart était un indigène intégré partiellement dans la communauté puisqu'il était protégé par une divinité phénicienne²³. À Palmyre, une inscription de 55 après J.-C. commémore la dédicace faite par un dévot à Shadrappa «afin qu'il devienne hôte (*gyr*) dans son sanctuaire, lui-même et tous les membres de sa maison»²⁴. Or, comme ce dieu est étranger à Palmyre, on peut penser qu'il y a ici une forme de prosélytisme semblable à celle pratiquée dans les établissements phéniciens, l'intention étant toujours de s'approprier l'inconnu. Toutefois le terme *gr* n'apparaît pas dans l'onomastique théophore de la Nabatène ou de Palmyre. Parmi les Nabatéens c'est la racine arabe *w'l* qui sert à former des noms indiquant le patronage exercé par la divinité sur l'individu. Je ne le trouve pas non plus dans l'onomastique de Palmyre; en revanche, les noms portant l'élément arabe 'WYD, «réfugié» (de la divinité), y sont très fréquents, ainsi 'WYDLT ou 'WYD'L et, surtout, 'WYD et 'WYD' qui reviennent souvent, comme les noms Avidos (à ne pas confondre avec le gentilice latin Avidius), Audos ou d'autres formes semblables, toutes très fréquentes en Syrie et en Arabie²⁵.

LES NOMS DIVINS PORTÉS PAR DES INDIVIDUS

Les noms divins ont donné lieu à la création de certains anthroponymes palmyréniens mais il paraît difficile d'établir quel critère fut suivi dans l'usage de ces

²² Voir la bonne étude de la question faite par M. Smith dans *Palestinian Parties and Politics That Shaped the Old Testament*, New York 1971, pp. 178-82.

²³ En Phénicie, je ne connais que le juge de Tyr Gérastrate fils d'Abdélime mentionné par Fl. Josèphe, *Contra Ap.*, I 157. P. Bordreuil a lu le nom phénicien de Gerašart sur un scarabée à l'iconographie égyptienne, trouvé à Tartous, qu'il date du début du VI^e siècle, *Catalogue des sceaux ouest-sémitiques inscrits*, Paris 1986, pp. 35-36, n° 25. L'«homme primordial» de certains textes coptes trouvés à Nag Hammadi s'appelle *Geradamas* mais ce nom, ici, même s'il relève d'un milieu ouest-sémitique, signifie plutôt qu'Adam était l'«étranger», voir H.M. Jackson, *Geradamas, the Celestial Strange: New Testament Studies*, 27 (1981), pp. 385-94.

²⁴ CIS II 3972. Voir J. Teixidor, *Le territoire urbain dans les textes sémitiques d'époque séleucide*, dans P.-L. Gatier-B. Helly-J.-P. Rey-Coquais, *Géographie historique du Proche-Orient (Syrie, Phénicie, Arabie, grecques, romaines, byzantines)*, Paris 1988, pp. 43-44.

²⁵ Cf. M. Sartre, *Bostra*, Paris 1985, pp. 180-81.

noms. B^ʿŠMN, dérivé du nom divin Be'šamên, ou ʿTH, le nom de la déesse araméenne, sont des anthroponymes très rares; de ce dernier dérive le nom ʿTY, en grec Aththaia, usité comme nom d'homme et de femme. ʾBGL (nom d'un génie local) est connu seulement dans la Palmyrène. Dans GD^ʾ, le 'alef pourrait indiquer qu'il ne s'agit pas du nom de la Fortune employé comme anthroponyme, mais de l'hypocoristique d'un nom théophore. Les noms de Bêl, Bôl ou Nabû apparaissent seulement en composition avec des éléments attributifs qui consacrent leur rang divin aussi bien que leur activité. Le nom divin YRĤBWL, soit sous la forme YRĤBWL^ʾ, soit sous celle, hypocoristique, de YRĤY, peut être considéré comme l'un des anthroponymes les plus répandus à Palmyre. Du nom divin ʿGLBWL peuvent dériver ʿGYLW et le diminutif de celui-ci ʿG^ʾ, nom masculin très en faveur chez les Palmyréniens. ʾSDY/ʾŠD/ʾŠDW ont été interprétés d'après l'arabe *asad*, «lion»²⁶; il vaut sans doute mieux considérer ʾSD/ʾŠD comme un nom divin étant donné les noms théophores trouvés à Emar: Asda-abu, Asda-ahî, Asda-ahu, Asdu-hammu²⁷.

Les noms qui confèrent à la divinité un prédicat sans rapport avec le porteur du nom méritent une mention spéciale. La construction grammaticale de ces noms-doxologies est en général simple: NWRBL, NWR^ʿTH, RB^ʾL, ʾLHBL, ZDQL, MLK^ʾL, etc.; ce sont des phrases nominales, un fait bien connu de la syntaxe sémitique. On les traduit habituellement: Bêl est lumière, ʿAteh est lumière, El est grand, Bêl est dieu, El est juste, El est roi. Il me semble pourtant que cela ne met pas assez clairement en évidence toutes les implications religieuses de ces noms; il en est de même si l'on fait du premier élément dans NWRBL ou NWR^ʿTH un nom à l'état construit et l'on traduit alors «Lumière de Bêl» ou «Lumière de ʿAteh». Ces traductions courantes doivent être réexaminées car elles font du nom divin, qui est syntactiquement le prédicat dans la proposition sémitique, le sujet de la phrase. Chaque proposition est, à proprement parler, un jugement où le rapport du sujet au prédicat est fondé sur la nature même des deux termes; lumière, grandeur, justice, royauté sont les sujets de la proposition mais en fait ils sont prédicats de la divinité parce qu'ils sont contenus dans l'attribut de la phrase sémitique qui, ici, est la divinité. En me servant du raisonnement aristotélicien pour ce type de jugements, je verrais volontiers dans ces attributs de la divinité, qu'ils soient des adjectifs ou des verbes, l'objet d'une appartenance; «la lumière est en Bêl», «la justice est en Bêl», etc. signifient que la lumière, la justice, la grandeur, ce sont la divinité. On peut dire, logiquement, que ce théophore n'est pas un jugement «en extension» mais «en compréhension»²⁸.

NOMS D'ORIGINE DIVERSE

L'influence de l'arabe à Palmyre est indéniable et l'étude de l'onomastique montre que des noms de tribu et de personne se transmirent à travers les générations. Des

²⁶ J. Starcky, dans D. Schlumberger, *La Palmyrène du Nord-Ouest*, Paris 1951, p. 143, note 1 et Stark, *op. cit.*, p. 73.

²⁷ Textes 52,20; 7,1; 153,24; 8,46; 10,26; 80,16.

²⁸ Voir les remarques d'O. Hamelin sur le jugement dans son livre *Le système d'Aristote*, Paris 1985⁴, pp. 157-58.

noms fréquents sont ³BGR, HGGW (qui signifie «né pendant la fête»)²⁹, HYRN («le beau»), HLPT³ («le remplaçant»), M^cNY/M^cNW, un nom très répandu dans toute la Syrie, comme Š^cDY/Š^cDW («l'heureux»), également populaire. HDWDN («l'incisif») est araméen mais il est très usité par les Arabes de l'oasis. Le nom ³DYNT (un diminutif arabe, «petite oreille») s'incorpora tard dans l'onomastique de Palmyre. En revanche, le nom ³NWBT/³NBT attesté comme nom d'ancêtre en 157, doit remonter au moins au Ier siècle de notre ère. La transcription latine Annubathi, connue par une stèle de la via Appia, note l'article arabe *an-*, ce qui est rare dans l'onomastique palmyrénienne³⁰; une telle transcription me paraît exclure tout rapprochement avec les *Nabayate* des Chroniques d'Assurbanipal, le *Nebayôt* biblique et, bien entendu, les NBYT des inscriptions araméennes de Teima avec qui on les identifie³¹: dans les trois cas, le *yod* semble bien être organique. NBT dans le nom An-nubathi est probablement à rattacher à la racine arabe qui signifie «germer; pousser». LŠMŠ («appartenant à Šamaš») est également une forme rare à Palmyre; elle est connue en hébreu: *lā'el* et *lemô'el*; le phénicien Léastratos³² appartient à ce même groupe.

Dans certains cas, l'élément arabe s'«aramaïsa»; ainsi, à propos d'une inscription de 63 après J.-C. trouvée dans le temple d'Aršu, j'ai conclu que le culte d'Aršu et des «Filles du dieu» (Manât, al-Lât et al-'Uzzâ) favorisé par les Benê Maththabôl montrait que le milieu arabe d'où provenait la tribu était probablement l'Arabie centrale et que le nom de la tribu, clairement d'origine occidentale (phénicienne ou araméenne), avait dû changer «par suite des contacts qu'eut la tribu avec des populations sémites non arabes»³³. MTBWL semble avoir été le nom exclusif de la tribu tandis que les hypocoristiques, assez fréquents, MT³, MTN³, MTNW, MTNY sont portés par des individus qui n'appartenaient pas nécessairement à la tribu.

À propos du culte de chacune de ces «filles» divines parmi les tribus de Médine et de La Mecque, Ibn al-Kalbi nous apprend dans son *Livre des Idoles* que ce culte connut trois phases, à en croire les modes successives dans l'attribution de théophores: d'abord ceux de Manât, puis d'al-Lât, enfin d'al-'Uzzâ. Manât fut adorée comme «déesse des déesses» à Teima au IIIe siècle avant J.-C. Son culte se développa aussi à Palmyre à partir de la première partie du IIe siècle avant J.-C., mais contrairement à ce qui arriva chez les Nabatéens³⁴, le nom de la déesse n'apparaît pas dans l'onomastique locale. Plus tard, avec le culte d'Allat se font connaître les théophores de cette déesse; j'ai déjà mentionné ceux qui relèvent d'une dévotion particulière à son égard. La troisième «fille» divine, al-'Uzzâ, n'est présente à Palmyre que par les noms théophores abrégés 'ZYZ, 'ZYZW (ce dernier est aussi

29 Le nom Haggay est bien connu à Éléphantine: P. Grelot, *Documents araméens d'Égypte*, Paris 1972, p. 473.

30 *Inv. X 87* (CIS II 3960) et CIS II 3905.

31 Cf. F.V. Winnett-W.L. Reed, *Ancient Records from North Arabia*, Toronto 1970, p. 31 et J. Starcky, DBS VII, cols. 902-903.

32 Fl. Josèphe, *Contra Ap.*, I 122.

33 Voir mon article de CRAI (note 8), pp. 290-91.

34 J. Cantineau, *Le nabatéen, cit.*, II, p. 116 sous MNWTW et J.T. Milik, dans Winnett-Reed, *Ancient Records from North Arabia, cit.*, pp. 146-47.

un nom nabatéen) et peut-être 'ZY. Toutefois, 'ZY est inscrit sur un sceau araméen que P. Bordreuil date des environs de 400, et qu'il traduit par «(Telle divinité) est ma force»³⁵, un hypocoristique, par conséquent, dont l'interprétation pourrait convenir à l'anthroponyme palmyrénien.

L'histoire de l'une des quatre grandes tribus palmyréniennes, celle des M'ZYN, relève du culte de Beelshamên, d'abord dans l'Anti-Liban, puis à Palmyre. En effet, l'étude des inscriptions trouvées dans le sanctuaire du dieu permet de conclure que ce furent les membres de cette tribu qui, au II^e siècle avant J.-C., apportèrent le culte de Beelshamên dans l'oasis³⁶. Le nom M'ZYN, dérivé probablement de l'arabe *ma'az*, «chèvre», plus le suffixe *-în* du pluriel «externe», devait être prononcé *Maazîn*³⁷.

La présence d'éléments accadiens dans l'onomastique a été signalée auparavant, mais la recherche dans ce sens doit être poussée davantage. 'PLY, interprété par l'appellatif arabe *afil*, est traduit par «jeune chameau»; il me paraît préférable d'y voir l'accadien *aplu*, «fils héritier», donc «Mon fils héritier», ou simplement l'hypocoristique d'un théophore «Fils de [tel dieu]»³⁸. Le nom BNY, que l'on considère d'interprétation incertaine, pourrait être dérivé de l'accadien *banû*, «beau»³⁹. YRBW (et non YDBW) est probablement l'hypocoristique de Iarib[b]ôl, de même formation que le nom Iarib-Dagan («Dagan remplace») d'Emar⁴⁰; dans l'onomastique médio-assyrienne, Cl. Saporetti a dénombré une grande variété de noms théophores composés de l'élément *erib(a)* et d'un nom divin (Adad, Šamaš, Aššur, Bêl, Ili, Marduk, Sin)⁴¹. Il est à noter aussi le nom YRYBY (*Eriba-a*, «Il a remplacé») d'un épigraphe araméen⁴². Peut-être faudrait-il tenir compte de cette racine *riābu*,

35 Voir son *Catalogue des sceaux ouest-sémitiques inscrits*, cit., pp. 102-103, n° 134.

36 J. Teixidor, *Nomadisme et sédentarisation en Palmyrène*, dans *Sociétés urbaines, sociétés rurales dans l'Asie Mineure et la Syrie hellénistiques et romaines*, Actes du Colloque de Strasbourg (novembre 1985), Strasbourg 1987, pp. 49-55. On trouvera une information complète sur les différentes tribus palmyréniennes chez M. Gawlikowski, *Palmyre VI: Le temple palmyrénien. Étude d'épigraphie et de topographie historique*, Varsovie 1973, pp. 31-41.

37 Voir J. Cantineau, *Le dialecte arabe de Palmyre I*, Beyrouth 1934, p. 189.

38 Le terme accadien pour «fils» se trouve peut-être dans le nom (en grec) du dieu *Aphlad*, «apil-Adad», qui fut vénéré à Anat sur l'Euphrate et dont on possède un beau bas-relief portant une inscription grecque, datée de 54 ap. J.-C.; voir J. Teixidor, *The Pantheon of Palmyra*, Leyde 1979, pp. 102-103 et 136; pl. XXXIII.

39 Les noms Banata et Bani sont connus à Emar, voir les textes 115,19; 117,24; 118 (ici, Bani est un nom féminin), mais tenir compte des remarques de Stark, *op. cit.*, p. 77.

40 Iarib-Dagan fils de Adda, texte 171,25.

41 *Onomastica medio-assira*, I, Rome 1970, pp. 202-10. Cette forme de nom théophore, on le voit, devient banale. S. Parpola a récemment lu le nom de Iriba-Adad dans une lettre babylonienne trouvée à Hama, voir P.J. Riis-M.L. Buhl, *Hama. Fouilles et recherches 1931-1938. II/ 2. Les objets de la période dite syro-hittite (Age du Fer)*, Copenhague 1990, p. 265.

42 L. Delaporte, *Épigraphes araméens*, Paris 1912, pp. 79-80, n° 98; il le considère à bon droit comme une forme abrégée d'un nom tel que *Sin-ahê-erib* mais on le traduira par «Sin a remplacé les frères» et non par «Sin a augmenté les frères», comme Delaporte. Pour l'hypocoristique hébreu YRYBY avec, bien entendu, une signification différente voir R. Zadok, *The Pre-hellenistic-Israelite Anthroponomy and Prosopography*, Louvain 1988, p. 135, avec des renvois.

«remplacer» pour expliquer le nom masculin RBT. L'hypocoristique palmyrénien QRD', au lieu de s'expliquer par l'arabe *qird*, «singe», répond probablement aux termes *qardu*, «héroïque», ou *qurdu*, «héroïsme», qui entrent dans la composition de plusieurs anthroponymes accadiens⁴³. Le nom ŠB'T' (ŠB'[']T'), qui reste sans interprétation, pourrait être compris comme un théophore d'Ateh, le nom divin étant précédé ici du parfait sémitique ŠB' (en syriaque SB'), «être satisfait»: ŠB'T' se rapprocherait ainsi des noms accadiens Išbi-bêlu, Išbi-Dagan, attestés à Emar. Il me paraît certain que le nom palmyrénien ʾHYTWR, porté par l'ancêtre d'une grande famille locale, peut se comparer facilement au nom émarite Tura-ahî («Reviens, O mon frère») et l'on peut rapprocher TWRY des noms émarites Turam, Turi, Turia ou Tura-Dagan (ce dernier également connu à Mari⁴⁴), tous comportant l'élément *tarû*, «revenir». Les noms de Palmyre appartiendraient donc à un groupe onomastique ancien⁴⁵.

ÉLÉMENTS CANANÉENS DANS L'ONOMASTIQUE

Le nom palmyrénien du sanctuaire à ciel ouvert de 'Aglibôl et Malakbêl est GNT' ʾLYM, traduit en grec par *hieron alsos*, «bois sacré». Le deuxième élément est un pluriel de type cananéen qui signifie «dieux» mais que, en l'occurrence, on traduit par «sacré, divin». Il s'agit certainement de l'intromission d'un terme de l'ouest-sémitique dans le vocabulaire de Palmyre. Un autre emprunt de vocabulaire se trouve dans le nom de l'une des quatre grandes tribus de l'oasis, les *Benê Komarê* dont le nom avait été à une certaine époque, d'après les textes grecs, les *Khonites*. Les deux mots ont d'ailleurs le même sens: c'est la tribu des «prêtres», mais il est intéressant de découvrir qu'on remplaça le terme cananéen *kohenê* par l'araméen *komarê*. Une tribu attestée en l'an 44 avant J.-C. porta aussi le nom de KHNBW, sans doute «les prêtres de Bôl» (l'aphérèse de la consonne finale n'est pas étonnante: on trouve par exemple ZDBBW⁴⁶). Troisième anomalie linguistique: le pronom de la première personne est écrit une fois ʾNWKY, c'est-à-dire en graphie pleine et suivant l'hébreu ou le phénicien. Enfin, dans une série de termes, tous mentionnés par Cantineau dans sa *Grammaire* (pp. 51-52), il semble évident que *ā* est devenu *ō*, ainsi ʾNWŠ en face de ʾNŠ; MĦWZ en face de l'accadien *maḥāz*, les théophores 'BD'ŠTWR et 'ŠTWRG' («Ištar est [ma] Fortune») témoignent aussi du même changement phonétique interne⁴⁷. J.T. Milik a conclu de ces phénomènes linguistiques à une implantation

⁴³ On le trouvera, par exemple, dans les textes d'Emar; voir aussi APN, pp. 184-85.

⁴⁴ J.-M. Durand, *La situation historique des Šakkanakku: nouvelle approche*: M.A.R.I., 4 (1984), pp. 150 et 153. Cf. pour les noms Itur-, APNM, p. 270.

⁴⁵ A. Caquot avait déjà traduit Aḥîtur par «mon frère! reviens»: *Syria*, 39 (1962), p. 236, note 3. Pour le clan de Aḥîtur voir l'arbre généalogique publié par J. B. Chabot dans CIS II, p. 358.

⁴⁶ Cf. *The Pantheon of Palmyra, cit.*, p. 2. Mais une interprétation «Prêtres de Nabû» n'est pas à exclure.

⁴⁷ Quelquefois, comme l'indique Cantineau, le *ā* intérieur n'est pas écrit, par exemple dans le nom théophore RPBWL («Bôl guérit») au lieu de RP'PBWL; cf. le grec Rephabôlos, CIS II 4203.

phénicienne dans l'oasis⁴⁸. M. Gawlikowski a critiqué par la suite cette thèse «phénicienne»⁴⁹, et je partage sans réserve son scepticisme sur le peu d'importance qu'il faut attacher à la présence de ʾLYM et de ʾNWKY (*si vera lectio* ! le texte est fort endommagé) dans la langue de Palmyre. Cantineau de son côté avait déjà soutenu que le changement phonétique était «un fait fréquent», et qu'il put «se réaliser indépendamment sur divers points du domaine sémitique».

Dans ce paragraphe dédié aux éléments cananéens dans le vocabulaire palmyrénien, quelques remarques sur le nom divin Samabôl me paraissent s'imposer. Une inscription grecque sur un grand linteau, trouvé en 1964 près du théâtre, mentionne «les dieux ancestraux» d'un certain Barîkî fils de Zabdibôl; ces divinités sont féminines: Samabôl, Isis et Aphrodite⁵⁰. Dans Samabôl, je vois l'épithète d'Astarté «Nom de Bôl» (comme c'est le cas à Ougarit ou à Sidon). D'autre part, la trinité Isis, Astarté, Aphrodite est connue aussi bien à Délos que chez «les Syriens» de Médinet Madi (Fayoum)⁵¹. L'appellation de «dieux ancestraux» indique que le culte des divinités était ancien mais pas nécessairement à Palmyre; en fait, d'après la généalogie de Barîkî, le culte remonte au tournant de l'ère et la famille, vraisemblablement d'origine arabe, dut arriver à Palmyre du sud de la Palestine. Effectivement, les noms Šamu-Adda, Šum-Adda et Šumu-Ḥaddi («Nom de Adda», «Nom de Haddu») des textes d'El Amarna attirent notre attention vers cette région côtière⁵² et l'on sait, d'autre part, l'importance que le culte, «plus liturgique que théologique», rendu au «Nom» eut en Syro-Phénicie à partir de l'époque perse⁵³.

* * *

Pour conclure, on voit que l'existence à Palmyre d'éléments empruntés aux langues de la côte n'est pas, en soi, un phénomène linguistique étonnant: les parlors d'un groupe purent facilement passer à un autre groupe, géographiquement voisin et, dans ce sens, la présence de quelques termes phéniciens dans le vocabulaire et la culture de Palmyre, s'explique aisément. La société composite qui vivait à Palmyre au IIe et Ier siècles avant notre ère se révèle à travers les inscriptions du Mur T de l'enceinte du temple de Bêl.

En 1936, lors des fouilles du temple, une série de blocs sculptés ou inscrits fut mise au jour entre la cella du temple de Bêl (inaugurée en 32 après J.-C.) et les propylées

⁴⁸ Voir son *Dédicaces faites par des dieux*, cit., pp. 5-6, 36-37, 53, 224, 289-92.

⁴⁹ M. Gawlikowski, *Le tadmoréen: Syria*, 51 (1974), pp. 91-103.

⁵⁰ L'inscription a été publiée par J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, cit., pp. 54-55; il lit autrement: le nom de l'ancêtre de la famille serait Arzâ Gadsama et les divinités, Bôl, Isis et Aphrodite; voir ma critique dans *Bulletin d'épigraphie sémitique (1964-1980)*, Paris 1986, p. 395 (BÉS 1977, 41).

⁵¹ Cf. mon *The Pantheon of Palmyra*, cit., pp. 59-60.

⁵² W. L. Moran, *Les lettres d'El-Amarna*, Paris 1987, textes 225, 224 et 97; pour les noms voir J. A. Knudtzon et alii, *Die El-Amarna Tafeln*, vol. II, p. 1100.

⁵³ J. T. Milik, *Les papyrus araméens d'Hermoupolis et les cultes syro-phéniciens en Égypte perse*: *Bibl*, 48 (1967), pp. 567-70.

du II^e siècle. Les blocs furent retirés d'un mur de fondation («Mur T») qui date de l'époque hellénistique. Dans les inscriptions de ce mur, 13 au total⁵⁴, l'épigraphiste peut trouver une grande variété d'éléments: les noms des *Benê Komarê* et des *Benê Kohenê-Bô(1)* montrent deux manières d'appeler «les prêtres»; un théophore du dieu mésopotamien Nabû et un autre, du dieu nabatéen A'ra de Boşrâ⁵⁵; des noms arabes de personne (MLKW, MQYMW, 'GYLW, TYMRŞW, ZBDLH) et de tribu (M'ZYN); l'anthroponyme araméen SPR (ou SPRW, «scribe»); les hypocoristiques araméens Š'YL' (en grec Silas et Seeila) et GRYMY, tous les deux des participes passifs; GRYMY, en particulier, a quelque intérêt parce qu'il se rattache au nom ŠMŠGRM porté par les dynastes d'Émèse dont le premier remonte à l'époque de Pompée⁵⁶; une dédicace à la déesse arabe Manât vénérée à côté de Bêl et de Bêl-Hammon.

Ces quelques remarques ne font que souligner une fois de plus la position de carrefour de tribus et d'institutions qui, on le sait, fut celle de l'oasis pendant des siècles. Cantineau affirmait très justement qu'il fallait «se représenter Palmyre, à l'époque romaine, comme un dosage (en proportions encore inconnues) d'éléments araméens et d'éléments arabes»⁵⁷. Cela fut écrit en 1934 et Stark, en 1971, put y souscrire. Vingt ans plus tard, on ne saurait encore comment définir la langue de la Palmyrène, une région qui avoisinait des villes importantes comme Homs et Damas et côtoyait la Nabatène. Il n'y a pas à proprement parler de langue palmyrénienne; elle continue sans doute l'araméen parlé à l'époque des Achéménides mais des traits orientaux s'y sont incrustés. Faute d'une littérature et de textes de la pratique, la morphologie de la langue ne peut être reconstituée qu'à l'aide de courtes inscriptions, à l'exception du Tarif de Palmyre, et pour ressusciter la société qui parla cette langue, les données de l'onomastique sont essentielles pour compléter ce que nous apprennent les célèbres ruines et les trouvailles archéologiques.

⁵⁴ *Inv.* XI, pp. 54-59, n^{os} 88-100.

⁵⁵ Voir J. Starcky, *DBS* VII, cols. 988-89 et J. Teixidor, *The Pagan God*, Princeton 1977, pp. 85-86.

⁵⁶ E. Schürer, *The History of the Jewish People in the Age of Jesus Christ*, I, nouvelle éd. par G. Vermes et F. Millar, Edinburgh 1973, p. 449 et J. Teixidor, *Un port romain du désert, Palmyre* (=Sem 34), Paris 1984, p. 12, note 17.

⁵⁷ *Le dialecte arabe de Palmyre, cit.*, I, p. 15.